

diable ; et, comme son père, tout est men-
songe dans sa bouche.

Quand elle fait les grandes promesses de
liberté, d'égalité, de fraternité, elle donne,
pour tenir parole, l'esclavage, l'anarchie, la
haine.

Et quand elle hurle : Esclavage, anarchie,
haine, c'est tout le contraire qu'il
faut penser : Liberté, égalité, fraternité.

Car la révolution, église de l'enfer, si
l'on peut ainsi parler, à cheval sur l'er-
reur, est diamétralement opposée à l'Eglise
de Jésus-Christ, bâtie sur la vérité et fille
du ciel.

L. GOUGEON.

BIBLIOGRAPHIES

Le Secrétaire d'Ambassade, par CHS. L'ÉVÊQUE.—
Eusèbe Senécal, éditeur. Montréal, 1878.

Les livres sont trop rares en Canada, et
surtout ceux écrits dans notre langue,
pour qu'un nouveau venu ne soit l'objet
d'une attention toute particulière et sou-
vent d'une indulgence qui a cours sous
le nom de patriotisme. Certes, nous
serons toujours des premiers à encoura-
ger notre littérature nationale, et nous
ne saurions trop conseiller à nos compa-
triotes de travailler à promouvoir son ex-
tension et ses progrès ; mais, dans le cas
qui nous occupe, le nom de l'éditeur ne
sert qu'à couvrir une œuvre qui n'est cana-
dienne ni par la forme ni par le fond.
Ce livre sort-il d'un cerveau français ? La
France a deux littératures ; l'une grande,
forte, morale, puissante et élevée : les
noms de Lamartine, Hugo, de Maistre, de
Laprade, etc., etc., l'autre illustrée ; l'autre,
celle de Boisgobey, Ponson du Terrail,
Montepin, etc., etc., qui ne produit guère
que des nullités ou plus souvent et plus
malheureusement aussi des œuvres dange-
reuses et immorales à peine cachées de
temps en temps sous un amas de fleurs
peu choisies. Or, après avoir lu son
livre avec autant d'attention qu'une sem-
blable élucubration le comporte, nous
n'hésitons pas, en constatant la légèreté
de l'œuvre et une certaine facilité de
plume qu'on regrette de voir si mal em-
ployée, nous n'hésitons pas, disons-nous, à
classer l'auteur de ce livre parmi la se-
conde catégorie d'écrivains français dont
nous parlons plus haut.

Tous les caractères qui figurent dans
cette... comment dirons-nous ? dans cette
aventure appartiennent à la même classe,
tous sont vicieux.

Fahen de Nelville, genre boulevardier,
grand premier rôle dans cette chose, n'est
qu'une nullité qui, après avoir végété sur
l'asphalte de Paris et dans les salons de
Naples, commence par se brûler les ailes
à la flamme des beaux yeux d'une drôlesse
du grand monde, puis la cervelle, ou ce
qui lui en tenait lieu, pour faire une fin
digne d'une jeunesse gaspillée. De l'am-
bassade, pas un mot, et ce serait à plaindre
la France d'avoir de tels employés pour la
représenter en pays étranger, si nous ne
réfléchissions que celui-ci n'est qu'un secré-
taire d'ambassade de fantaisie.

Mme Thérèse de Sainte-Ursule, nom de
noblesse de contrebande, coquette au dé-
but, prostituée au milieu de l'action, finit
par devenir, en secondes noces, la femme
d'un sot quelconque.

Autour de ces deux personnages gra-
vitent tant bien que mal le mari trompé
et presque content, le peintre français
qu'on trouve toujours à Naples, le traître
aux noirs sourcils, le touriste monotone, et
enfin, brochant sur le tout, les éternels bri-
gands napolitains aux chapeaux pointus.

Pas une silhouette agréable, pas un fait
qui excite l'admiration. Pas une belle
pensée qui repose l'esprit, une idée qui
élève l'âme.

Après avoir lu ce livre, on se demande
quel est le but que l'auteur s'est proposé,
et l'on ne peut s'empêcher de dire qu'il
lui aurait été bien plus facile de ne rien
écrire du tout. XX.

Wiffs in Verse.

M. G. W. Wicksteed, greffier en loi de
la Chambre des Communes depuis cin-

quante ans (sur lesquels il en a passé qua-
rante en qualité de chef de bureau), est
celui qui écrivait le mieux les *Mémoires*
d'un Employé, ou quelque livre de ce
genre. Quand on a travaillé avec Papi-
neau, Viger, Vallières, Lafontaine et Car-
tier et que l'on a été l'ami de ces hommes
d'Etat, que de choses on pourrait confier
au papier !

Avoir traduit les 92 Résolutions, dressé
les premiers bills pour la loi municipale et
l'organisation des Travaux Publics, et
placé un mécanisme de son invention dans
la fameuse " serrure " que l'on nomme le
réglement de la tenure seigneuriale, c'est
assez dire—sans parler des milliers de bills
de toutes couleurs qui ont passé par sa
plume ou sous sa plume.

En attendant ses confidences, M. Wick-
steed nous donne un joli volume qu'il inti-
tule *Wiffs in Verse*. Ce sont les rimes
qui lui sont échappées, depuis un demi-
siècle, au fil des événements, et qui ont
connu la presse. Réunies, elles composent
un recueil de souvenirs qui se rattachent
aux hommes politiques, au monde offi-
ciel, à diverses circonstances de la vie—
en un mot, le livre que chacun de nous
aimerait à écrire et que personne n'écrit.

Ayant eu pour amis les écrivains qui ont
le plus marqué dans notre presse mili-
tante, M. Wicksteed leur a consacré quel-
ques pages. Je traduis celle qui se rap-
porte à l'honorable John Nelson, si long-
temps à la tête de la *Gazette de Québec* et
l'une de nos célébrités politiques. C'est
une épithète qui commence sur un ton
très-sérieux et qui tourne en jeux de mots
que les imprimeurs reconnaîtront facile-
ment :

Il fut honnête et doux, sans rien des faux bons-
[hommes].
La droiture du cœur marquait ses actions,
Et, sans vendre son zèle, ardent d'intentions,
Devint grand patriote en la terre où nous sommes.

Sa plume, souple, libre, intègre s'il en fut,
Promenait dans la presse une pointe acérée ;
D'un bilieux esprit n'étant point inspirée,
Sans manquer aux égarés, elle atteignait son but.

Ce sage est disparu—le pays le déplore.
La presse avait en lui son Nestor, son orgueil.
Et, nous tous, aujourd'hui pénétrés par le deuil,
Nous y perdons un guide, un maître qu'on ho-
[nore].

Dans la dernière casse
Quand nous reposerons,
Brisant la forme lasse,
En pitié nous serons ;
Puissons-nous sur la terre
Laisser l'impression
Qu'un pareil caractère
Met dans chaque action ;
Et, loin de toute épreuve,
Entendre en souvenir
(La chose est assez neuve)
Le diable (1) nous bénir !

BENJAMIN SULTE.

Calendrier de la Puissance du Canada pour l'an-
née 1879, publié par la maison J. B. Rol-
land et Fils.

Ce calendrier, si avantageusement connu
depuis plusieurs années, et si goûté du
public pour les renseignements qu'il ren-
ferme, est le premier qui soit paru au Ca-
nada pour l'année 1879.

Almanach des familles de J. B. Rolland et Fils
pour 1879.

Cet opuscule, comme son nom l'indique,
est bien réellement un *Almanach à l'usage*
des familles, car les renseignements qu'il
contient conviennent à toutes les familles,
tant à celles des villes qu'à celles de la
campagne.

En vente chez tous les libraires et les
principaux marchands. Prix : 5 centims.

L'EXPOSITION DE PARIS

LISTE DES PRIX ACCORDÉS AUX EXPOSANTS
DU CANADA

Les prix sont de sept classes : 1o. Les
grands diplômes d'honneur donnés par les
gouvernements et les corps constitués ; 2o.
Les diplômes ayant la même valeur que les
médaillles d'or (accordés comme ci-dessus) ;
3o. Les diplômes ayant la valeur des mé-

daillles d'argent (accordés comme ci-des-
sus) ; 4o. Les médailles d'or ; 5o. Les mé-
daillles d'argent ; 6o. Les médailles de
bronze ; 7o. Les mentions honorables.

Voici les prix obtenus par le Canada :

Grands diplômes d'honneur.....	6
Diplômes—Médailles d'or.....	5
Diplômes—Médailles d'argent.....	9
Médailles d'or.....	12
Médailles d'argent.....	34
Médailles de bronze.....	79
Mentions honorables.....	88
Grand total.....	233

Les départements de l'éducation des
provinces d'Ontario et de Québec figurent
avec honneur dans la liste des prix distri-
bués, ainsi que le département des tra-
vaux publics.

Montréal a obtenu soixante prix ; c'est
la ville du Canada qui en a obtenu le plus.
Parmi les Canadiens-français on remarque
les noms de MM. Chauveau, Montréal ; L.
S. Langelier, Montpetit, Québec : livres
de lecture ; Michel Lefebvre, Montréal :
vinaigre ; Chanteloup, Montréal ; Benoit
Bastien, Montréal : bois de service ; L.
Perrault, Montréal : ouvrages d'imprime-
rie ; Institutions catholiques des sourds-
muets (garçons et filles), Montréal ; La-
France, Québec : reliure ; E. Taché, Qué-
bec : cartes ; S. T. Willett, Chambly :
flanelle ; Abbé Provencher, Québec ; Com-
pagnie de navigation du Richelieu et d'On-
tario : bateaux à vapeur ; C. Baillargé,
Québec : tableau stéréométrique ; J. E.
Livernois, Québec : photographies ; J. B.
Rolland et fils : cartes ; L. W. Sicotte,
Montréal : plans ; Compagnie de coton
Hudon, Montréal ; Jos. Cédras, Montréal ;
Mullarky, Montréal : chaussures ; Com-
pagnie de caoutchouc, Montréal ; J. E. Per-
rault, Montréal : baionnettes ; Catelli,
Montréal.

UN POÈTE CANADIEN APPRÉCIÉ
EN FRANCE

Lettres adressées à M. Fréchette par les
premiers écrivains et poètes de France, au
sujet de ses poésies :

PARIS, ce 11 octobre 1877.

Cher poète,

Oui, votre livre m'est enfin parvenu, et j'ai en
le plus vif plaisir à en faire la lecture. J'ai im-
médiatement dit le bien que j'en pense dans la
Revue des Deux-Mondes, et je m'empresse de
vous envoyer ces quelques lignes. C'est peu de
chose, et j'aurais désiré m'étendre plus longue-
ment, et à une meilleure place, sur le mérite et
le charme de vos poésies. J'espère qu'un jour il
me sera permis de revenir sur ce sujet. En at-
tendant, je vous adresse ce petit article comme
le résumé de mon impression. J'y joins mes
remercîments pour tout le bien que vous pensez
de mes vers, et je vous prie, cher confrère, d'a-
gréer l'expression cordiale de mes sentiments
bien sympathiques et tout dévoués.

ANDRÉ THEURIET.

PARIS, 3 novembre 1877.

Cher monsieur,

Je vous remercie de votre volume, que j'ai lu
rapidement avec le plus vif intérêt, comme de
tres-pur français échos dans ces lointains pays
d'outre-mer. La première poésie est d'une grâce
émue et d'un charme pénétrant, comme nos plus
frais souvenirs de jeunesse, et la seconde (Papi-
neau) est animée d'un souffle épique dont se-
raient fiers nos chanteurs du vieux continent.

A. LEMOYNE.

BEUZEVAL-CALVADOS, France,
1er septembre 1877.

Cher monsieur et cher confrère,

Je reçois ici votre lettre et votre livre. J'ai
lu la lettre et le souvenir m'a touché ; j'ai lu le
livre et j'en ai été très-content. Causons donc
un peu, puisque j'ai l'honneur d'être de vos amis
de choix.

Vous êtes maître des rythmes, comme un
habitué du passage Choiseul. Vos mélancolies
sont énergiques, vos fleurs vigoureuses, et vos
tristesses ne sont ni débilantes ni vides. Ne
négligez pas la revue. Votre livre demande à
être salué par la France ; il nous fait honneur.

Dans la seconde partie de votre volume, la
plus ancienne, je veux dire la plus jeune, beau-
coup de petites fleurs, trop peut-être. En plus,
des velléités de poésies soumises à la musique
et disposées pour le chant. Votre seconde ma-
nière révèle un progrès merveilleux. Le nombre
et l'énergie marquent vos inspirations. C'est
plastique.

La dernière partie, les sonnets en italique, est
très-intéressante, émue. Chacun de ces mor-
ceaux est une pierre taillée d'une main savante.
Somme toute, vous voyez que je suis dans la
joie. Votre livre est bon.

.....
Votre ami bien dévoué,

LAURENT PICHAT.

PARIS, 17 juillet 1878.

Monsieur et cher confrère,

Je vous remercie bien cordialement de l'ai-
mable attention que vous avez eue de m'adresser
le recueil de vos poésies. Je les ai lues avec
le plus vif intérêt. *Le Meschacébé*, à *Pabbé*
Tanguay, à *Jolliet*, à *Longfellow*, sont de fort
belles œuvres et d'un vrai poète.

.....
LECONTE DE LISLE.

PARIS, 18 juillet 1878.

Cher poète,

Je connaissais déjà votre aimable recueil ;
André Theuriot m'en avait parlé, et André Le-
moynne m'en avait communiqué ; mais je suis très-
heureux de le tenir de vos mains. Sans parler
du plaisir littéraire que j'en ressens, vous ne
vous étonnez pas que, pour nos échos français
si meurtris et si attardés, ce soit à la fois une
délicieuse surprise et une profonde consolation
de savoir qu'il reste à notre chère patrie des
fidélités si durables au-delà des mers, malgré
tous les accidents de l'histoire.

.....
G. LAFENESTRE.

Monsieur et cher confrère,

Mille fois merci pour l'aimable livre que vous
avez bien voulu m'envoyer, et dont je n'ai pas
voulu vous parler avant de l'avoir lu tout entier.
Vos chants canadiens, auxquels vous donnez un
titre trop modeste, sont pleins de charme et de
talent. Outre le cœur et l'esprit, vous avez le
sentiment des délicatesses de notre langue, et
les élégances de votre fine plume sont doublées
d'un accent tout personnel qui leur donne une
saveur délicieuse.

.....
GUSTAVE DROZ.

PARIS, 23 juillet 1878.

.....
ROUEN, le 12 avril 1878.

Pour le *Père-Mère* de M. Fréchette, c'est une
œuvre charmante et par la forme et par le fond.
Il y a des morceaux admirables que j'ai lus et
relus, que je lirai et relirai. Le tout est d'ail-
leurs écrit avec une très-grande pureté et une
connaissance approfondie de la langue. Il y a
une pièce à mon vieux ami, M. Prosper Blanche-
main, qui m'a fait un plaisir extrême. On aime
à voir chanter ses amis et son pays. Je pense
que le bon seigneur de Longfellow a dans les
mains le volume de M. Fréchette, sans cela je
lui communiquerais mon exemplaire.

.....
GABRIEL GRAVIER.

CONSEILS UTILES

Tous les acides—aliments, boissons, eaux et
poudres dentifrices, médicaments—font un tort
irréparable aux dents dont ils dissolvent, en
quelque sorte, l'émail. On s'en abstiendra donc
autant que possible, et l'on fera bien de compo-
ser soi-même cet excellent dentifrice : une
partie de poudre de myrthe, une partie d'os de
seiche en poudre, deux parties de craie cam-
phrée. Mêler soigneusement.

Les lunettes, pince-nez, bésicles, etc., n'em-
bellissent guère et vieillissent. Il est désagré-
able aux femmes mûrissantes de s'en servir pour
faire la lecture. Voici un moyen bien simple
de remplacer—pour cet exercice—l'instrument
quelconque d'optique qu'on répugne à se plan-
ter sur le nez : il suffit de poser une plaque de
verre sur la page du livre, du journal ou de la
lettre qu'on lit. Le verre atténue la blancheur
crue du papier, et l'œil n'éprouve aucune fa-
tigue à déchiffrer les caractères tracés ou impré-
més.

Montaigne, parvenu à la vieillesse, n'employait
pas—pour lire—d'autres lunettes.

Jamais le rhume de cerveau n'a sévi avec au-
tant d'intensité. Le bruit qui domine les agita-
tions est l'éternement, et la vue la plus fré-
quente est celle de nez coulant comme des fon-
taines.

En présence d'une telle épidémie de coryza,
notre devoir est de donner un remède... Le re-
mède est souverain, mais il est héroïque... La
personne atteinte de rhume de cerveau devra,
dès le début, se bander le front et les yeux avec
un large fichu de mousseline, dans lequel on
aura mis de la ouate. Au bout de quelques mi-
nutes, un sentiment de chaleur au front et à la
racine du nez se manifeste... Et puis survient
une sueur abondante. Vous enlevez le ban-
deau... et le rhume de cerveau avec.

Cromwell faisant son entrée triomphale à
Londres, on lui fit remarquer l'affluence du
peuple qui accourait de toutes parts pour le voir.
—Il y en aurait autant, dit-il, si l'on me con-
duisait à l'échafaud.